

Mais si Brouchoud a, dans une assez large mesure, fait profiter le public de ses immenses recherches, je ne puis, en considérant le nombre des travaux dont sa mort a interrompu la publication, me défendre de reconnaître combien peu il avait mis en pratique cette pensée de Guizot, qu'il avait inscrite pourtant, comme une sorte de règle de conduite, en tête de sa thèse de doctorat : « En aucune chose peut-être, il n'est donné à l'homme d'arriver au but : sa gloire est d'y marcher sans cesse » (9).

Certes, si cette maxime est vraie, c'est bien assurément dans le domaine de l'histoire !

Quand il s'agit d'un passé lointain, qui donc peut se flatter d'avoir donné le dernier mot de la science ? La découverte d'un document inconnu ne peut-elle pas venir, chaque jour, contredire un fait qui semblait incontestable, ou remplir une lacune qui laissait prise aux conjectures les plus diverses ? En pareille matière, il faut donc toujours savoir se résigner à ignorer quelques points obscurs, qu'il appartiendra à nos successeurs d'éclaircir un jour.

Or, voilà ce que Brouchoud n'avait jamais voulu admettre. Personne n'a été plus difficile que lui pour la perfection de ses œuvres ; il suffisait qu'il existât quelques lacunes dans les documents qu'il interrogeait, pour qu'il en retardât indéfiniment la publication.

C'était là, sans doute, un scrupule respectable. Mais, en voulant ainsi épuiser chaque question, Brouchoud en est arrivé à laisser inachevés des travaux d'un intérêt incomparable, comme cette histoire des Grands Jours, si malheu-

---

(9) Guizot, *Histoire de la civilisation en France*. Première leçon.